

Sujet de la séance : Esthétique, politique et vulnérabilité

Le propos a été de partir du dernier chapitre de notre livre « Art, foi, politique : un même acte » et plus précisément de la toute fin (§ 7 et 8), pour enclencher la réflexion sur le thème de la vulnérabilité.

Le point de départ : le politique est chose à la fois radicale et enveloppante, le lieu de l'intelligence collective qui se dépose dans les monuments, les laissant disponibles pour une reprise libre mais non pas sans normes par les générations suivantes. Les œuvres d'art sont, à cette enseigne, des signifiants laissés par la plus haute conscience d'une époque sans trace des horreurs que peuvent commettre les hommes, alors même qu'elles représenteraient ces horreurs.

Mais par là-même le politique est aussi une instance non pas absolue mais relative. Aristote invite à cette relativisation en commençant *l'Éthique à Nicomaque* par l'affirmation que rien ne saurait être plus important que la Cité et que la meilleure vie concevable est d'y commander, pour finir par écrire qu'en vérité il y a plus et mieux : la vie théorétique, qui, parce qu'elle s'intéresse aux choses divines, est elle-même divine et invite à dépasser l'ordre humain. Autrement dit une politique ne peut élever la prétention d'être vraiment politique que si elle prévoit qu'elle n'est pas l'instance ultime, mais doit livrer passage à plus qu'elle-même, à ce qui est divin. C'est en ce sens aussi qu'on interprétera le « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » des évangiles (Lc 20,22-25 ; Mt 22, 17-21 ; Mc 12,14-16) non pas comme une séparation mais comme une articulation, une domination du politique par le lien à l'absolu qui permet d'agir politiquement (image de César, alors que vous êtes images de Dieu, écriture de César, alors que vous avez les Écritures).

Par là-même apparaît une sensibilité inouïe dans le politique, l'amour (*agapè*) qui enveloppe la *philia* et l'*éros* grecs, les subvertit en joie et en jouissance d'une manière autre. Si ce qui se joue dans l'art est capable d'aller plus loin que la rationalité communicationnelle elle-même, c'est parce que l'art est divin, c'est-à-dire (et aussi considérable soit le saut, il faut le risquer) témoin d'une sensibilité spéciale à la vulnérabilité d'autrui. La vulnérabilité abritant une toute-puissance (Job, Mt 25) capable de soulever le politique au-delà de lui-même. Ce que nous verrons en particulier chez Simone Weil, en lisant un texte de la dernière année de son existence, republié récemment : *La personne et le sacré*, Payot et Rivages, 2017, env. 60 pages.

La discussion a permis d'esquisser les thèmes de l'excès, du don (ce qui n'est pas sans se rapporter aussi au thème du devenir : si tout devient, c'est parce que tout est vulnérable et si tout est vulnérable, c'est parce que tout est donné), de la fragilité qui n'est pas la vulnérabilité, de l'inégalité devant le sensible comme première inégalité, du risque pris de manières très différentes par l'artiste et le spectateur.